

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

LA LIBERTÉ

DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON



*Liberté, Liberté chérie
Combats avec tes défenseurs
(ROUGET DE L'ISLE)*

*Un peuple n'est vaincu que
lorsqu'il accepte de l'être.
(FOCH)*

HEBDOMADAIRE INDEPENDANT

Administration, Publicité et Circulation: Léon Briand, rue Jacques Cartier -:- SAINT-PIERRE

SUIVONS NOTRE ROUTE!

Vous le savez comme moi, le meilleur est au bout du chemin

Voici les principaux passages du discours qu'a prononcé le 17 Janvier, le Général de Gaulle:

« L'offensive ennemie dans les Ardennes et en Belgique est en train de se terminer par la retraite de l'assaillant. En Alsace, les attaques des troupes alliées succèdent aux tentatives d'irruption allemandes. Sur le front de l'Est, les positions des armées d'Hitler qui couvrent le territoire du Reich sont percées de part en part. En Extrême-Orient, les Japonais voient se déployer dans les Philippines et près des côtes de notre Indochine des forces qu'ils ne peuvent contenir. Sur notre sol, une armée nouvelle, dont l'armement est maintenant assuré, se forme pour les chocs décisifs du printemps et de l'été prochains. Notre pays au milieu de l'étonnement du monde émerge de la crise sans exemple où l'avait plongé l'invasion et l'oppression. Or, tandis que le but est en vue et que notre espérance de l'atteindre se transforme en certitude, nous constatons, jour après jour, que le chemin qui nous y mène demeure un âpre chemin.

En ce moment, la rigueur de l'hiver s'ajoute à nos difficultés. Le peuple français, surtout dans les grandes villes, souffre cruellement du froid et ne reçoit généralement qu'une nourriture à peine suffisante. D'innombrables demeures sont absolument sans feu. Dans presque tous les ateliers, bureaux, magasins, il faut travailler sans chauffage. Les hôpitaux, les écoles et les pouponnières ne reçoivent que de maigres allocations de combustible. Les rations alimentaires sont très étroitement calculées. Leur distribution subit parfois des a-coups et des retards. Il y a de lait qu'à peine ce qu'il faut aux tout petits enfants et aux malades. Le gaz, le courant électrique sont distribués avec parcimonie. En outre, un grand nombre de nos entreprises ne peuvent encore travailler ou ne le font qu'au ralenti. Notre agriculture, bien qu'elle se trouve dans une situation relativement meilleure, ne dispose cependant

pas de tout l'outillage qui lui permettrait de prendre l'essor dont elle est capable. Nos villes, nos villages dévastés parviennent à déblayer les ruines mais manquent de tout ce qu'il faudrait pour commencer la reconstruction. Sans m'étendre sur les causes que mesurent fort bien tous ceux qui jugent avec leur raison, je dois répéter cependant comment se présentent les réalités matérielles, quatre mois après la libération de la plus grande partie du territoire. L'activité et la vie du pays dépendent de quatre facteurs qui sont: la production d'énergie (charbon et électricité) les matières premières, la production agricole et les transports. Pour le charbon, la France en temps normal tirait de son sol, chaque semaine, 850.000 tonnes. Elle en consommait 1.300.000, la différence venant de l'importation. Grâce au vaste effort de remise en état des mines que la bataille laissait désorganisées, nos mineurs extraient maintenant des fosses 600.000 tonnes, en moyenne, hebdomadairement. Mais les besoins militaires en exigent le tiers. Nous avons maintenant réparé la plupart des barrages, des turbines et des lignes d'où provient l'électricité fournie par la force hydraulique. Toutefois, l'hiver s'oppose en partie à leur utilisation. En ce qui concerne les matières premières, le gouvernement, prévoyant le manque presque total des stocks dans lequel nous nous trouvons, avait établi, avant la bataille de France, un plan d'importations destiné aux premiers mois qui suivraient la libération. Mais certaines conceptions aventurées quant à la capacité de la résistance de l'Allemagne, la nécessité pressante de nourrir les batailles de l'Europe Occidentale, de Russie, d'Extrême-Orient, les obligations écrasantes qui en résultent pour les convois maritimes, la destruction de nos ports, ont retardé, du côté de nos alliés, l'exécution du plan qui commence seulement ce mois-ci à produire ses premiers effets. Cependant, je suis heureux de pouvoir confirmer que les négociations poursuivies par nous à Washington,

pour préciser et développer ce plan, ont abouti dans la journée d'hier. Les alliés viennent de reconnaître l'importance que revêt pour l'issue victorieuse et aussi rapide que possible de la guerre, le concours de l'industrie de la France comme d'ailleurs celui de ses armées et de ses transports. Ils ont arrêté, d'accord avec nous, les dispositions nécessaires pour que les matières premières soient importées en notable quantité. Concernant les transports, je résumerais la question en disant que nous avions en service, en temps de paix, 16.000 locomotives, que le 15 Septembre dernier il nous en restait 2.000 en état sur tous les réseaux, partout coupés, et qu'aujourd'hui à force de réparations, nous en faisons rouler, d'un bout à l'autre du pays, un peu plus de 6.000 dont un grand nombre sont d'ailleurs employés à tracter les trains militaires. Dans ces conditions, une secousse telle que celle d'une vague de froid, suffit à altérer un équilibre de malaises. Quand, en l'espace de vingt-quatre heures, les barrages, d'où provient la force électrique, se trouvent gelés, quand, le long des canaux, les péniches sont bloquées par la glace, quand, dans les dépôts et ateliers détruits, l'entretien et la réparation des locomotives deviennent plus difficiles en raison de la bise et du gel, quand, cependant, il faut à tout prix que les trains continuent à transporter pour les batailles de Belgique et d'Alsace des renforts et des ravitaillements, de dures restrictions s'imposent en ménageant toutefois les hommes des entreprises qui contribuent le plus directement à faire et à abréger la guerre, c'est-à-dire, les soldats des fronts et les usines d'armement.

Ces restrictions ont été prises. Elles font cruellement souffrir. Je sais, en particulier, quelle épreuve traverse en ce moment les mères de familles françaises, hantées par le souci de l'existence et de la santé de ceux et de celles qui les entourent et surmenées par les perpétuels et pénibles problèmes que leur pose leur ménage dont cependant tout dépend. Mais ces restrictions, dont nous pouvons d'ailleurs espérer qu'elles vont quelque peu s'adoucir, seront supportées avec courage par un peuple qui sait ce qu'il veut. Car nous savons bien d'avance que pour être sortis de l'abîme, nous ne serions pas tirés d'affaire. Qui donc, naguère, du fond du malheur, ignorait que la libération lui découvrirait une tâche nationale hérissée de difficultés? Qui donc avait l'illusion qu'après ce qui s'était passé nous pourrions rejouer notre rôle dans la guerre, reprendre notre place parmi les grandes nations, nous renouveler politiquement, économiquement, socialement, moralement, sans un immense et pénible effort? Pour ma part, je ne l'ai jamais cru ni donné à croire. Oui, oui, oui, la victoire, la puissance et la rénovation, cela coûte cher en part de peines et de sacrifices mais, c'est cela que nous voulons et c'est cela qui nous paiera de tout. »

..... Le général de Gaulle dit en terminant: « Je puis déclarer au pays que ceux qui ont l'honneur de servir l'Etat, le servent toujours avec ardeur et discipline et méritent d'être encouragés par l'estime des citoyens. C'est la peine et la douleur de chaque homme, de chaque femme, de chaque enfant qui sont, et demeureront, à la base du triomphe, dans la guerre, et du redressement national. Il n'y a pas un travail accompli, une douleur acceptée, un sacrifice subi qui ne contribue

au salut et à la grandeur de la Patrie, tout comme la blessure est la souffrance du soldat. Mais, face à l'Allemagne qui espère son salut dans la lassitude de son adversaire, nous saurons faire en sorte que tout ce que nous avons donné et donnerons de nous-mêmes, n'aura pas été pour rien. Français, Françaises, voici l'étape suprême; dans le monde chacun aujourd'hui regarde la France, y compris ceux qui auraient voulu qu'on puisse à la fin l'oublier. Allons! suivons notre route! vous le savez comme moi, le meilleur est au bout du chemin. »

Le martyrologe de la France

Une première liste de crimes de guerre, caractérisés et rigoureusement authentiques, commis en France par les Allemands, vient d'être dressée par le Service des Crimes de guerre, sous l'égide du ministère de la Justice. La voici:

1914

30 Janvier: Maillival (Isère)	23 habitants fusillés et brûlés; village incendié.
14 Février: Beysserac (Corrèze)	34 jeunes gens massacrés sur 890 habitants.
2 Mars: Nîmes (Gard)	18 jeunes gens torturés, pendus et exposés pendant 48 heures.
1 ^{er} Avril: Ascq (Nord)	89 habitants fusillés (de 14 à 81 ans)
7 Juin: Tulle (Corrèze)	98 otages pendus.
8 Juin: By (Loiret)	47 jeunes étudiants fusillés.
10 Juin: La Ferté Saint Aubin (Loiret)	12 jeunes étudiants fusillés (de 17 à 20 ans).
10 Juin: Oradour sur Glane (Haute Vienne)	792 hommes, femmes et enfants assassinés et brûlés.
11 Juin: Bagnères de Bigorre (Hautes-Pyrénées)	50 civils massacrés.
11 Juin: Mussidan (Dordogne)	50 otages fusillés.
12 Juin: Saint-Nizier (Ain)	Village incendié aux lances flamme.
21 Juin: Mouleydier (Dordogne)	Village incendié
25 Juin: Thauvenay (Cher)	16 otages fusillés, dont une femme et un enfant de 14 ans.
4 Juillet: Morlans (Basses-Pyrénées)	15 habitants assassinés
10 Juillet: La Ferté Saint-Aubin (Loiret)	29 jeunes ouvriers agricoles fusillés.
18 Juillet: Grotte de la Saize (Drôme)	28 grands blessés du maquis fusillés sur leurs civières.
20 Juillet: Voreppe (Isère)	7 jeunes gens pendus à des crochets de boucherie.
21 Juillet: Vassieux en Vercors (Drôme)	Village incendié. 113 maisons brûlées sur 120; 170 hommes, femmes et enfants massacrés.
25 Juillet: Chapell-en-Vercors (Drôme)	Village incendié; 15 fusillés.
25 Juillet: Villars de Lens (Isère)	50 fusillés.
25 Juillet: Lesparre (Gironde)	17 personnes assassinées dont une mère de 2 enfants et un vieillard de 80 ans.
6 Août: Pont Long (Basses-Pyrénées)	49 maquisards suppliciés
6 Août: Jouqueviel (Haute-Garonne)	26 habitants massacrés dont plusieurs enterrés vivants.
8 Août: Sospel (Alpes-Maritimes)	15 maquisards fusillés.
8 Août: St-Mesnil St-Père (Aube)	24 fusillés.
8 Août: Precy (Yonne)	25 fusillés.
8 Août: Montreuil (Aube)	14 fusillés.

17 Août: Pau (Basses-Pyrénées)	52 femmes et jeunes hommes usillés.
20 Août: Villez le Sec (Meurthe-et-Moselle)	Village incendié; 19 otages fusillés dont un père de 6 enfants et un vieillard de 74 ans
20 Août: Villars sous Escot (Doubs)	22 hommes fusillés dont des jeunes gens de 15, 16 et 17 ans, sur 203 habitants.
22 Août: Gazoux (Gironde)	15 habitants fusillés
25 Août: Maille (Indre et Loire)	160 habitants assassinés et brûlés.
1 ^{er} Septembre: Flin (Meurthe et Moselle)	63 maisons incendiées sur 73.
2 Septembre: Charmes (Meurthe et Moselle)	2/3 de la ville incendiés: 110 otages déportés.
2 Septembre: Marney (Meurthe et Moselle)	Village incendié avec récoltes et bétail; otages massacrés.
3 Septembre: Dompail en L'Air (Meurthe et Moselle)	Village rasé; 53 habitants massacrés.
13 Septembre: Martincourt (Meurthe et Moselle)	Village rasé.

ON SE BAT TOUJOURS SUR LA LOIRE

La guerre n'est pas finie en France. Non seulement ni l'Alsace ni la Lorraine ne sont complètement libérées, mais encore, il y a les «poches». Ce sont celles de Dunkerque, Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle, Royan, la Pointe de Graves et Menton; plus quelques îlots sur les frontières des Alpes; en tout plus de 100.000 Allemands qui s'accrochent au sol français. Ils sont sans espoir, mais ils accomplissent leur mission de fixation, farouchement. Voici le plus vaste de ces fronts intérieurs: celui de Saint-Nazaire.

J'ai eu de la chance.

Alors que tant de voyageurs, arrivés à la nuit, couchaient dehors, j'ai eu trois chambres pour dormir. Il est vrai que ces trois chambres n'en faisaient qu'une et qu'elles étaient par surcroît ouvertes sur le couloir. Leurs cloisons ont été soufflées par les bombes. Il n'y a plus d'eau, plus de gaz, plus de vitres aux fenêtres. C'est pourtant le meilleur hôtel de Nantes. Enfin il y a des lits confortables et l'on ne risque pas de manquer d'air.

Avant d'aller me coucher dans mon dortoir en plein vent, j'ai erré dans la nuit opaque, trébuchant dans les gravats, les débris qui encombrent encore la grande ville, détruite à trente pour cent.

Une lueur qui filtrait sous une porte m'a indiqué l'existence d'un café. J'y suis entré et dans l'intimité, créée par une - ou deux - bouteilles de Muscadet, j'ai parlé avec un homme «de la poche».

Il a au moins cinquante ans. Cette tranquillité, il n'a cessé de l'apporter au service de la guerre secrète dont il est depuis quatre ans, un des meilleurs soldats. Il a caché des armes, des parachutistes, et il a assuré maintes liaisons. Ayant échappé à la Gestapo d'extrême justesse, il est à Nantes aujourd'hui, sans ressources. C'est pourtant un notable de son bourg, un commerçant important. Seulement, son bourg et son commerce sont «dans la poche» où sa femme a voulu rester pour essayer de préserver ses biens.

La «poche» est à 20 km. de nous en son point le plus proche. Elle enjambe la Loire. Le front continu qui l'entoure mesure près de deux cents km. A l'intérieur,

il y a entre 20 et 25.000 Allemands, des marins, des aviateurs, des parachutistes, des employés de la Reichsbahn, des fantassins, des artilleurs et surtout des S.S. Ils ont des parachutages et peut-être, des atterrissages toutes les nuits sur le terrain d'Escoublac qu'ils ont remis en état. Ils sont en liaison par bateaux et par sous-marins avec la poche de Lorient qu'ils ravitaillent. Peut-être même ces bateaux et ces sous-marins vont-ils plus loin. Dans la «poche» il y avait 200.000 Français. Il n'en reste plus que 175.000 car la semaine dernière, 25.000 ont accepté de se faire rapatrier jusqu'à Nantes et il est certain que parmi eux se sont glissés des espions nazis munis de papiers parfaitement en règle.

La «Poche» comprend la ville, des stations balnéaires, des gros bourgs et des villages. La ville c'est Saint-Nazaire. Il n'en reste rien, sauf le port que les Allemands conservent jusqu'à la dernière extrémité pour s'en servir eux-mêmes. Les stations sont la Baule, le Croisic, le Pouliguen, Pornichet, etc. . . Les gros bourgs sont Guérande, la Roche-Bernard, Pont Chateau et bien d'autres. L'estuaire de la Loire est entièrement bloqué. Des vedettes rapides allemandes y circulent encore.

Dans la «poche» les Allemands ont de l'artillerie lourde et légère, quelques tanks, un train blindé qu'ils cachent le jour dans un tunnel.

Dans la «poche» les Français vivent comme ils peuvent sur les ressources de la campagne. Au bord de la mer, c'est la détresse la plus complète. Les petits enfants n'ont plus de lait. Dans la terre c'est un peu moins cruel mais il n'y a ni gaz, ni électricité, ni eau et trois cents grammes de pain par semaine. Les Allemands réquisitionnent tout pour leurs besoins. Après avoir été assez abattus, ils ont repris tout leur mordant et leur esprit offensif depuis qu'ils ont reçu par avion des Etats-Majors S.S.

Pour les contenir, il y a quelques milliers de Français F.F.I. et quelques Américains. Permettez que je n'insiste pas sur le chiffre. Cela dure depuis le 5 ou le 10 Août suivant les endroits.

Les soldats de l'an II

Le lendemain à l'aube, je partais pour le front.

Le capitaine qui me reçut fulmine. « Ah! dit-il vous voulez voir les F.F.I. de Bretagne, et bien nous allons vous les montrer. Venez voir avant tout, ce que nous avons reçu pour eux . . . ». Et sans autres préambules il m'entraîna au magasin. Là il y avait des équipements. C'étaient des vestes et des pantalons. Ils étaient en drap, mangés des mites; pour faire un uniforme, il fallait en prendre au moins deux, et ravauder pendant des jours. Et ces défroques étaient Bleu Horizon, comme à l'autre guerre.

Le capitaine m'a dit: « Vous savez, ici on rouspète mais là-bas, en ligne, pas un mot. Au contraire nous essayons de calmer nos hommes qui ne comprennent pas pourquoi ils sont ainsi délaissés. Ils n'ont pas de vêtements, pas de chaussures et pourtant vous allez voir: Quel moral! . . . ».

Et j'ai vu . . .

Une demi heure plus tard nous étions aux avant-postes. Le long des haies, ou des blockhaus se devinaient à peine sous des tertres admirablement camouflés, des

Propriété
Publique
Archives

ombres marchaient. A les voir de plus près, ces ombres avaient des figures joyeuses. Elles avaient vingt ans, souvent moins et quarante ans, souvent plus; mais peu de garçons entre vingt-cinq et trente-cinq ans. Par cette boueuse matinée de novembre, ils étaient chaussés de croquenots éculés qui laissaient voir leurs pieds: l'un d'eux avait encore des espadrilles. Ils portaient des pantalons et des blousons de toile, recousus tant bien que mal. Pour avoir moins froid, ils étaient couverts de capotes allemandes teintées en brun verdâtre. Sur la tête ils avaient n'importe quoi: calots, bérêts, casques ou rien.

Pourtant sur notre passage, ils se mettaient au garde-à-vous, sans contrainte, sans que personne leur eût jamais demandé de le faire. C'était comme la marque d'une discipline librement consentie; d'une volonté de servir, c'était l'explication de leur présence ici, dans les conditions les plus précaires de confort et de sécurité. C'étaient, ce sont, tous des volontaires. Volontaires pour la patrouille, pour l'attaque, pour la défense, pour la blessure et pour la mort et acceptant le dénuement le plus complet par-dessus le marché.

Le fanion

Peu à peu, j'ai appris à mieux les connaître. Beaucoup d'entre eux portaient sur le bras un écusson gauchement brodé par la fiancée ou la maman: une croix de Lorraine, et un «M» majuscule, le tout sur un drap noir. Le «M» veut dire maquis, le noir indique le deuil des camarades tombés; la Croix de Lorraine est le signe de leur foi. Ce sont ceux du maquis de Saffré. Sur le fanion qui leur fût remis le 11 Novembre il y a quelques noms de villages: d'abord Saffré où ils ont eu 13 tués et 29 fusillés après tortures, la Junaudière où ils eurent quatre morts, Saint-Epilien, Blain, et Fay de Bretagne où ils eurent des blessés; Le Dresney où ils eurent un mort et 5 blessés, Rozay où ils eurent un mort et deux blessés.

Presque tous les hommes qui sont là - et quand j'écris «homme» je pense à cet enfant qui combat près de son père et qui a tout juste 16 ans - sont de la région et défendent leur terre; quelques-uns même sont de la «poche» et viennent de traverser les lignes pour se joindre aux combattants. Mais il y en a d'autres: des gars du nord réfugiés depuis des années dans le maquis breton pour échapper à la relève, quatre engagés volontaires de Paris qui ont quitté - voilez-vous la face, ô règlements militaires! - leur caserne où ils ne faisaient rien pour venir se battre, et même un soldat de l'armée de l'Est qui, furieux de n'avoir pu entrer en Allemagne, est venu se joindre à ceux de la Loire-Inférieure.

Le maquis continue

Avides de servir, avides d'obéir, de se battre; ils s'indignent de n'être pas vêtus. L'uniforme reste pour eux le rêve qu'ils ont caressé pendant des mois ou des années et qui s'éloigne encore au moment où ils pensaient le réaliser. Tous ou presque tous, chefs et hommes, viennent du maquis. L'état de dénuement dans lequel ils sont encore les laisse au maquis. Certes, c'est maintenant un maquis encadré par les règlements de

l'intendance et des paperasseries renaissantes; mais c'est un maquis quand même. Eux qui avaient tant souffert d'être clandestins, n'ont pas encore aujourd'hui les marques extérieures du soldat. Mais se sont d'admirables combattants.

Cet officier - un capitaine - le torse moulé dans une veste «empruntée» à un marin de la Kriegsmarine, est resté un jour 22 heures dans un canal à 7 mètres d'un poste ennemi. Fait prisonnier, il s'est évadé en coupant le cou à la sentinelle allemande avec son couteau de poche.

Ce sous-officier si doux et si timide, «Scout de France» dit-il avec fierté, a vécu quatre ans dans la forêt de Teillay. Il organisait la vie des maquisards de passage ou sédentaires - si l'on peut dire. Il en avait quelquefois 75, quelquefois 400 avec lui, il était connu sous le nom d'Eugène Jeannet, ou plus familièrement «zazou». Si tous les zazous avaient été comme lui!

Un des combattants est un industriel. Il a laissé ses affaires. Il est entièrement sinistré à Nantes, sa femme et ses enfants sont réfugiés; des situations importantes lui sont offertes. Pour rien au monde il ne quitterait ses hommes. L'autre commandant porte un très beau nom de noblesse normande. C'est un cavalier du cadre noir de Saumur. Il y a aussi parmi tant d'autres deux pilotes aviateurs qui, rappelés par le Ministre de l'Air, sont partagés entre le désir de servir dans leur arme et le chagrin de quitter leur troupe.

Tous ces officiers ont été choisis par leurs hommes. Ils les connaissent depuis le début de leur vie clandestine. Ils ont livré avec eux les combats de la libération; ils leur obéissent parce qu'ils ont une confiance totale en eux.

L'Attaque

Sur certains points du front les lignes sont distantes de cinquante mètres, à d'autres, elles sont séparées par un *no man's land* de deux km. Dans le deuxième cas, il y a des patrouilles de jour et de nuit dans le terrain contesté. Allemands et Français y font assaut de ruses meurtrières.

Cette nuit il fait beau, mais c'est une nuit sans lune. Nous sommes sur la ligne qui borde une route de grande communication. Dans tous nos blockhaus, dont les feux peuvent se croiser, les hommes veillent, deux par deux. Brusquement, vers 4 heures, le feu se déclenche à notre gauche. Aussitôt toute la ligne crépite. Mitraillettes, carabines, fusils-mitrailleurs déchirent l'obscurité de leurs lueurs allongées. On entend des cris: cris sauvages dont on ne sait si ce sont des plaintes ou des hurlements de victoire. Pendant plus d'une heure, la mitraille module sa chanson, tantôt en pizzicati, tantôt en roulements. Puis le silence revient peu à peu. Nous nous glissons vers le blockhaus qui le premier a tiré. Il y a deux morts et deux blessés, dont un grave. Le blessé léger - une main éclatée - a sauvé la situation, en continuant à tirer malgré sa blessure et malgré le corps de son sergent qui, mort, lui était tombé sur les épaules.

Le jour se lève; dans la gelée blanche il y a des coulées qui vont du rose au rouge vif. Ce sont les traces laissées par les Allemands. Ils ont aussi oublié deux mitraillettes et un paquet de dynamite avec lequel ils

voulaient faire sauter le blockhaus. Les indices très visibles montrent qu'ils étaient au moins cent cinquante et qu'ils se sont approchés jusqu'à cinq mètres de notre ligne. Ils ont emporté leurs morts et leurs blessés sur une charrette dont on a entendu les essieux se plaindre; un oiseau frileux chante dans le matin léger.

Dans la salle de l'école, deux morts sont étendus côte à côte, le visage calme et cireux. Un F.F.I. dont on voit les orteilles à travers ses bottes prises à un Allemand et les mollets à travers son mince pantalon de toile, monte une garde d'honneur, baïonnette au canon. Le Commandant fait le salut militaire, se recueille un instant, se mouche et repart en ligne.

Le bataillon voisin vient de signaler que les allemands sont en train de passer le canal, et.... reviennent.

PARIS A RETROUVE SA JOIE

De notre envoyé spécial: LOUIS LEVY.

Paris. — Les journaux vous ont appris tous les détails. Ils vous ont décrit Churchill debout à côté du général de Gaulle, dans la voiture qui descendait lentement les Champs Elysées. On vous a parlé du Premier Ministre Britannique, tout rayonnant et comme gonflé de bonheur, souriant à travers des larmes de joie. Et tandis que, de la tribune, il regardait défilé les goudiers et portait la main à la visière pour saluer chaque fanion, je le revoyais par la pensée tel que nous l'avions connu à Londres, aux heures sombres de 1940.

C'était au lendemain du grand blitz de la cité. Je passais dans Fleet Street et, dans une petite rue qui longe l'immeuble de Reuters, je croisai un rassemblement de quelques personnes. Un policeman, un seul, frayait sans peine le chemin, Winston Churchill venait de visiter l'Eglise de Fleet Street, toute chaude encore des dernières flammes. Il remontait la ruelle pesamment, se retournant pour regarder les ruines. Il était vêtu d'un pardessus court, de ratine épaisse, et coiffé d'un Cronstadt. Selon l'usage, il tirait sur son gros cigare. Quelle tristesse angoissée dans ses yeux, comme dans ceux de Madame Churchill qui, fine et longue, suivait discrètement le petit cortège.

Du rassemblement montèrent lentement quelques acclamations assourdies, Churchill secoua ses larges épaules, agita la main. Puis, il remonta dans sa voiture et continua sa randonnée vers l'East End. C'est ce jour sans doute, qu'il dit à quelques ouvriers sans logis, qui pleuraient devant ce qui avait été leur maison: «Ne vous en faites pas, mes garçons. Ils dégusteront bien davantage»

Oui, c'est ce Churchill que j'ai évoqué samedi à Paris.

Et au milieu des acclamations qui déferlaient sans cesse dans l'avenue, j'ai pensé à l'acclamation assourdissante de Fleet Street, au lendemain du grand blitz. Et je mesurais la distance parcourue; parcourue grâce à cet homme massif, bougon et tendre qui jamais ne plia.

Je n'ai pas seulement voulu admirer le spectacle du défilé. J'ai voulu voir la foule, ou plutôt me mêler à elle. Tout le monde était là. Et jusque sur les toits, jusque dans les feuillages d'automne qui s'étaient cou-

verts d'une parure dorée à l'éclat assombri. Des hommes, des femmes, des femmes de tous âges. Des vieilles avec des chapeaux de 1890, avec des cabas, des jabots de dentelles et des pliants sous le bras. Des jeunes filles aux yeux directs que rien n'effarouche. Et tous les nez retroussés que l'on produit en série de Vaugirard à Ménilmontant.

Il est onze heures moins cinq minutes. Au Rond-Point des Champs-Elysées, on signole les derniers préparatifs. Le soleil s'est mis de la partie. Sur les corbeilles de fleurs mauves et ocre, il jette négligemment un rayon pâle. Les soldats qui font la haie et qui sont pour la plupart des combattants des barricades, s'ébrouent un peu car le froid est glacial. Puis tout se raidit. Le cortège apparaît, venant de la Concorde. Les voici, ils passent. Tels qu'on vous les a décrits, Churchill, de Gaulle, Eden tête nue, à côté de Georges Bidault.

On entend d'abord une acclamation un peu hésitante, où l'on sent la surprise. Et puis, un tonnerre de cris, des vivats, des trépignements sans fin qui courent depuis l'obélisque jusqu'au drapeau gonflé de vent qui drape l'Arc de Triomphe.

J'écoute, j'inter oge.

— Oh! il est sympathique, me dit une petite arpète qui doit sortir de chez Lanvin ou de chez Chanel. Le malheur, c'est qu'il n'avait pas son cigare.

— Vous saviez qu'il était arrivé à Paris?

— Oui, mais depuis deux heures seulement. Si on l'avait su plus tôt, il y aurait eu encore plus de monde pour l'applaudir.

Une autre me dit:

— Je ne m'y attendais pas. Je ne savais pas qu'il viendrait au défilé. C'est magnifique.

Et elle ajoute:

Vous comprenez, Churchill, il représente tout pour nous, il nous a sauvés.

Un peu plus loin, deux hommes de la défense passive discutent:

Tu l'as vu, quelle tête! c'est un vrai bouledogue!

— Il est tenace, celui-là. Sans lui, qu'est-ce qu'on aurait fait!

Des hommes, des femmes. Et des gosses partout. Ils se pressent contre les clôtures. Ils voudraient être plus près encore. J'avise un jeune citoyen d'une dizaine d'années. C'est un petit gros à cheveux bruns, avec des yeux de faïence.

— Tu as été étonné de voir Churchill?

Il me regarde, d'un air protecteur:

— Bien sûr que non. S'il n'avait pas été là, on aurait été déçus.

— Tu es content de l'avoir vu?

Ici, ce n'est plus de la protection, c'est de la pitié pour la pauvreté de mon intelligence:

Naturellement que je suis content d'avoir vu Churchill!

— Et pourquoi cela?

Cette fois il réfléchit, tourne la tête à droite, à gauche, rougit, cherche ses mots, et me lance, dans un souffle: «Parce qu'il nous a libérés».

Chronique locale

Voici quelques passages d'une émouvante lettre en date du 21 octobre 1944, qu'écrivit Louis Desdouets, habitant Bois Colombes, à sa famille à Saint-Pierre.

«Chers tante, cousins et cousines,

Je vous envoie ces quelques mots pour vous donner l'état de notre santé qui est satisfaisant pour le moment... Georges et moi, nous venons d'arriver à Paris après nous être cachés en Charente-Maritime pour nous soustraire à notre départ pour l'Allemagne. Il a fallu passer souvent de bois en bois, de village en village, malgré la Gestapo et leurs espions français, mais le cauchemar est fini ou presque. Il n'en a pas été de même pour Louis car depuis un an, qu'il se cachait de village en village, ils ont fini par mettre la main dessus vendu par des Français, envoyé en Allemagne de force à Nuremberg. Il réussit à s'évader au bout de trois mois mais il fut repris à Stuttgart. Ensuite, les boches l'ont battu et ramené en prison pour 15 jours où il eut à manger tous les trois jours. Après être sorti de prison, il nous a écrit et il nous disait que cela lui avait encore élargi les idées mais depuis Juillet nous n'avons plus de nouvelles. Nous ignorons s'il a tenté de s'évader à nouveau.

... Georges et moi nous venons d'être recensés. J'ignore si nous allons partir.

... Le passage des Boches n'a laissé partout que des ruines et des crimes. Vous l'expliquer est impossible; que ceux qui n'y croyaient pas viennent en France et ils verront ce que vaut le boche avec qui Pétain, Laval et tous les mauvais français collaboraient, et non seulement cela, mais nous avoir vendus comme du bétail. Quelle honte! mais aujourd'hui ils payent tous leurs crimes, c'est juste.

... Celui qui ne vous oublie pas.

Louis DESDOUETS

Les événements de la Quinzaine

Chronique politique :

a) Activités du gouvernement:

Le Conseil des ministres s'est réuni les 12, 16, 19 et 23 Janvier sous la présidence du général de Gaulle.

Le 12 Janvier, il examina l'ensemble de la situation relative au charbon, aux transports et les diverses manières par lesquelles les fournitures sont faites au commandement allié au titre des accords du 25 Août. Le Conseil arrêta diverses mesures de restrictions imposées par les circonstances.

Le 16, M. Frenay exposa la situation alimentaire des prisonniers, déportés et réfugiés en Allemagne puis celle des expéditions de colis assurées par l'entremise de la Croix Rouge internationale. M. Diethelm, ministre à la guerre, rendit compte de l'exécution du programme relatif à la réorganisation du réarmement de l'armée.

Sur la proposition de M. Pléven, ministre aux finances, le gouvernement adopta trois ordonnances relatives *primo*: au recensement des avoirs français à l'étranger; *secundo*: au recensement des avoirs et des devises étrangères ainsi que des valeurs mobilières étrangères conservées en France; *tertio*: au recensement des avoirs étrangers en France.

Le 19, le Conseil des ministres examina la situation des transports, la réorganisation de la force publique et le relèvement des allocations aux vieux travailleurs.

Le 23, le Conseil prit des dispositions pour accélérer l'épuration administrative. M. Diethelm, exposa la situation militaire en Alsace puis sur la proposition de M. Weitzen, ministre à l'information, le gouvernement adopta des mesures de coordination du département ministériel qui auront pour résultat de centraliser la documentation de ce service et d'assurer une meilleure diffusion.

Le quotidien « Libération » publia le 12 Janvier, l'information suivante sur le nouveau statut élaboré pour l'Indochine. « A la conférence des relations du Pacifique, qui se tient actuellement à Hot Springs, aux Etats-Unis, Nagiar, chef de la délégation française, déclara que la France était prête à donner à l'Indochine, un statut entièrement nouveau. Nagiar fit surtout allusion au régime économique dont les grandes lignes ont été communiquées à la conférence et qui accorderait à l'union indochinoise une large économie. Nous croyons savoir qu'en réalité le gouvernement français a des desseins plus vastes et qu'il se propose de faire dans notre grande colonie asiatique une première application de la résolution adoptée à la conférence de Brazzaville en Février 1944..... Le rôle éclatant que nos colonies jouent dans la guerre nous amène à reconnaître aujourd'hui que les populations indigènes ont droit, en toute justice, à participer à leurs propres administrations. La France se propose de les éduquer dans leurs milieux pour élever peu à peu leurs responsabilités. La France veut modifier notre doctrine coloniale. D'abord décentraliser puis faire de l'Empire une communauté de terres françaises dont la forme sera définie par l'Assemblée Constituante mais à laquelle le général de Gaulle a donné le nom de « système français ».

Signalons enfin qu'un comité de la résistance chargé de resserrer les liens entre les groupements de la résistance métropolitaine et ceux des différentes parties de de l'Empire vient d'être créé à Paris.

b) Voyage et activité du général de Gaulle:

Le Chef de la France qui inspecta une division nouvellement créée aux environs de Paris se rendit également à Nantes et à Angers où il reçut un accueil enthousiaste. Accompagné, dans ce voyage, de M. Tanguy Prigent, ministre à l'agriculture et de M. Dautry, ministre à la reconstruction, le général de Gaulle remit au maire de Nantes, la croix de la Libération et la croix de guerre avec palmes, décernées à la ville en 1943.

Rentré à Paris, le Chef de la France reçut avant son départ pour la Russie la délégation soviétique en présence de M. Bogomolov tandis que la délégation syndicale française arrivait à Moscou où fut créé un comité syndical franco-soviétique. Les membres de cette commission vont ensuite se rendre à Londres où le comité

syndical franco-britannique se réunira les 29 et 30 Janvier afin de préparer la conférence mondiale prévue pour le 8 Février.

c) Mesures d'épuration:

Le 18 Janvier, toutes les cours de justice prévues pour la répression des actes de collaboration avec l'ennemi étaient entrées en fonctions et à ce jour, environ 3.000 affaires avaient été jugées par les cours de justice sur un total de 20.000 dont elles sont saisies. Continuant ses travaux, la cour de justice de Paris condamna à mort Robert Brasillach, rédacteur en chef du journal « Je suis partout »; elle condamna le secrétaire personnel de Laval aux travaux forcés à perpétuité et Guy Zuccarelli, rédacteur en chef sous l'occupation du journal parisien « Les nouveaux temps » à 10 ans de travaux forcés. Elle a en outre frappé de l'indignité nationale tous ces collaborateurs. Henri Béraut condamné à mort par la cour de Paris fut gracié par le général de Gaulle. D'autre part, ont été arrêtés: le banquier Henri Ardant, inculpé pour faux témoignages lors du procès du comte de Puysegur; René Claude, fils du professeur Georges Claude; Benon, président d'un tribunal spécial de Paris chargé de la répression des « terroristes » et Louis Thomas ex-préfet de l'Ain, de Mai 1940 à Mai 1943, et préfet de la Saône-et-Loire jusqu'à la libération. Charles Spinasse collaborateur notoire et directeur du journal « Effort » a également été arrêté.

De son côté, la police française mène des opérations de grande envergure contre les restaurants et les cabarets du marché noir qui firent l'objet d'une décision de fermeture allant de 3 mois à 1 an. M. Luizet préfet de police, est décidé à mener une action vigoureuse contre ces établissements afin de faire disparaître cette pratique.

d) *Mesures financières:* Sur la proposition de M. Pléven, le gouvernement a décidé de procéder à la conversion des rentes à 4% (1916) 4% (1918) et 4 1/2 % (1932) au taux unique de 3% amortissable en 60 ans émis au pair. Cette conversion qui porte sur un total de 107 milliards doit assurer une économie budgétaire annuelle d'environ 1 milliard 500 millions.

e) *Dans l'Europe:* En Pologne: le gouvernement de Lublin a pris possession du palais gouvernemental à Varsovie; En Grèce: les représentants de l'Eam et le général Scobie ont signé une trêve mettant fin aux combats qui se déroulaient depuis 6 semaines entre Britanniques et les troupes de l'Elas; A Moscou: le gouvernement provisoire hongrois a signé un armistice avec l'U. R. S. S.; d'Ankara: la Turquie permet aux navires alliés le passage des Dardanelles ce qui ouvre la mer Egée aux convois alliés et va permettre à ceux-ci de pénétrer en Mer Noire et dans les ports soviétiques. Aux Etats Unis: On mande de New-York que les industries françaises recevront pour un milliard de dollars de fourniture de guerre.

Chronique militaire:

Front de l'Est: Les Russes ont déclenché leur gigantesque offensive d'hiver qui fait rage de contre-forts des Carpathes à la Baltique. Formidablement équipés, nos Alliés portent le coup de grâce au Reich hitlerien et lui assènent journellement des coups mortels. « La bataille pour Berlin est engagée » et les Allemands

complètement désorientés par la brusque avalanche d'acier qui s'abat sur eux fuient en désordre. Impressionnant le monde entier par l'envergure de cette offensive et la puissance des moyens mis en action, les Russes sont entrés profondément en Prusse Orientale, en Silésie et en Tchécoslovaquie après avoir culbuté, en 5 jours, les défenses allemandes érigées en Pologne, de longue date. C'est le maréchal Koniev qui monta le premier à l'assaut des défenses nazies en déclenchant son offensive à l'Ouest de Sandomierz en Pologne méridionale. Forçant le passage de la rivière « Nida » et coupant la voie ferrée « Cracovie Kielce », les troupes de Koniev foncèrent vers la Silésie libérant les villes polonaises de Kielce, Radomsko, Cracovie, Przedborg. Petrikov et Czeszochowa puis le gros de ses forces entra en Silésie où elles ont atteint l'Oder sur un front de 60 kilomètres allant de Breslau à Oppeln qui est aux mains des Russes, prenant antérieurement les villes de Rosenberg, Miltchen, Cross-Strelitz, Konstadt, Milisch, Namslau, et menaçant de prendre à revers toutes les positions allemandes dans cette région.

Au Sud de Varsovie, c'est le maréchal Joukov, qui passa à l'attaque bousculant les défenses allemandes sur la Vistule et occupant Radom, puis par une habile manœuvre de débordement libéra Varsovie. Continuant ensuite sa marche victorieuse, Joukov lança trois offensives. Il jeta son aile droite vers la frontière de la Poméranie et occupa les villes de Plock, Wlochowek, Inowroclaw et Bromberg ou Bydgoszcz. Le gros de ses forces opérant au centre ont dépassé un point situé à mi-chemin entre Varsovie et Berlin. Elles se trouvent à environ 200 kilomètres de Berlin, soit la distance de Paris à Lille. Elles occupèrent les villes de Kutno, Kolo, Tomachov, Alexandrov, Lubisyn, Orlinau, Lezcyca, Gniezno et se battent aux approches de Posen. L'aile gauche de Joukov, qui occupa Lodz livra de violents combats au Sud-Ouest de cette ville et occupa Kalisz.

Le général Petrov déclencha une offensive dans la région des Carpathes prenant Jaslo, Gorlice, Nowy Sacz les villes tchécoslovaques de Presov, Bardejov Plesznice et les villes hongroises de Kosice, (Kasa) Lucenec et Losonez. Il nettoie maintenant la région comprise entre Cracovie et les Beskides.

En Prusse orientale, le général Tcherniakosky et le maréchal Rokossosky remportèrent des succès éclatants. Tcherniakosky est en train de déclencher une attaque en forme de tenailles contre la capitale, Königsberg, et occupa les villes de Tilsitt, Gross Skarsgiren Kaulchmen, Szillen R. nit, Gumbinnem, Insterbourg, Krauspi-chken, puis franchissant les rivières Prigel et Deime, derniers obstacles naturels avant Königsberg, prit Welbriau et Labiau. De son côté, Rokossosky aurait coupé la Prusse en deux en atteignant la mer dans les environs du port d'Elbing en pénétrant en Prusse par le Sud avec pour objectif, Dantzig. Les troupes de Rokossosky occupèrent avant de se battre en territoire allemand les villes polonaises de Pultusk Dzialdowo, Mlawa, Przanysz, Mollin puis entrant en Prusse, les villes de Tannenberg, Neidenburg, Gilgenburg, Treuburg, Lyck, Alenstein, Osterode, Deutsche-Eylau, Mohrunge, Saasfeld, Cuttstalt et enfin se battent aux approches d'Elbing.

En Hongrie, les lourdes défaites de la werhmacht en Pologne et en Prusse ont eu de profondes répercussions sur les défenseurs de Budapest tenus au courant de la situation par les Russes. C'est ainsi que 20.000 hommes défendant Pest se sont rendus aux soviets. Quant aux défenseurs de Buda, réfugiés dans la citadelle et le Palais Royal, ils résistent toujours avec l'énergie du désespoir. La lutte reste vive dans la région de Komarno que les Russes ont évacué.

Front de l'Ouest: Excepté en Basse-Alsace, où l'ennemi maintient sa pression, l'adversaire est contraint de battre en retraite sur tout le front de l'Ouest. Ainsi l'offensive allemande lancée contre la Belgique et le Luxembourg s'est effondrée et von Runstedt s'est replié sur ses positions de départ. Les Américains qui, après avoir libéré une série de petits villages, ont délogé les Allemands d'Houffalize. Gouvy, St-Vith et Faymenville, achèvent de réduire à néant le saillant des Ardennes.

Dans le Luxembourg, les alliés occupèrent le centre de Wilz et approchent de Vianden. On se bat toujours aux environs de Diekirch, Echternach et Remich.

En Hollande, les Britanniques passèrent à l'attaque dans le Limbourg hollandais libérant les villes de Sittard, Stevenweert, Montfort et Susteren. En France, au Nord de Strasbourg, les alliés ont dû effectuer un repli stratégique dans la région de Haguenau, par suite de la forte pression allemande. l'ennemi ayant traversé le Rhin à la faveur de la nuit, occupant Sattamarin et Dalhumden ainsi que Golsheim. Les nazis possèdent maintenant un front continu s'étendant entre le Laubembourg et Gamsheim. Plus au Sud les Allemands traversant la rivière « Moder » occupèrent Sessenheim et Herrhseim.

En Haute-Alsace, des combats sont en cours entre Hatten et Rittershofen. Le 20 Janvier la première armée française lança une puissante offensive entre Sattamarin et le Rhin au Sud de Strasbourg avançant de plusieurs kilomètres et traversant la rivière Ill en plusieurs endroits.

Italie: Le front n'a subi aucun changement, les violentes tempêtes de neige arrêtant les opérations.

En Norvège: L'armée Norvégienne, entraînée en Grande Bretagne, se bat aux côtés des Russes, libérant le Nord du Pays.

Dans le Pacifique: Les Américains poursuivent leur avances sur l'île de Luzon occupant San Carlos, Melaski et Paniki. Ils sont à environ 80 kilomètres au Nord de Manille, la capitale. Dans les airs, l'aviation alliée bombarde journellement Formose. Sur mer, les Américains ont détruit 236 navires nippons au large de Formose et des côtes chinoises occupées par les nippons.

Rectificatif au N° 23, du 13 janvier 1945

Page 2 — 1^{re}. colonne, 41^{me}. ligne

Au lieu de: Sauf le nombre infini de malheureux ayant consciemment préféré le triomphe de l'ennemi.

Lire: Sauf le nombre *infime* de malheureux.

Nos lecteurs - qui savent bien comment le peuple français, dans son immense majorité, a réagi contre la collaboration avec l'ennemi - auront certainement rectifié d'eux-mêmes.

Etat-Civil de Saint-Pierre

NAISSANCES :

12 janvier 1945. — Cormier, Raimone-Anne-Marie (reconnaissance)
21 janvier 1945 — Hélène, Marguerite-Marie.
23 janvier 1945 — Dérable, Robert-Bernard-Valentin-Joseph.

DÉCÈS :

18 janvier 1945 — Lenormand, Ernestine-Augustine-Marie-Thérèse.
épouse de Farvacque, Henri-Joseph-Constant-Charles-Romain.

L'ESPAGNOL Gustave

Quai de la Roncière — SAINT-PIERRE

Articles de Ménage

Ripolin et Peintures toutes couleurs

Essences -:- Huile de lin -:- Mastic -:- Vernis

Verre ordinaire et imprimé, etc.

Appareils de Chauffage en tous genres

Eugène THEAULT

QUAI DE LA RONCIERE

FERBLANTERIE - QUINCAILLERIE

POSES APPAREILS DE CHAUFFAGE

SALLE DE BAINS ET ACCESSOIRES

Il est temps de songer à votre provision de **Charbon**.

La Maison **PATUREL FRERES** a toujours su servir et accommoder sa clientèle de façon satisfaisante. Pourquoi changer de fournisseur? Vous n'y trouveriez aucun avantage.

Venez donc vous faire inscrire sans plus tarder, vous pourrez ainsi vous assurer votre approvisionnement pour l'hiver.

Vous avez le choix entre le charbon de la **Vieille Mine** et celui du **Bras d'or**.